# LA PSYCHOPATHOLOGIE COMME POÉTIQUE DISCURSIVE DANS *PAUVRE FOLLE* DE CHLOÉ DELAUME

**ADJÉ Tanoh Linda Danielle épse BAH**
Université Alassane OUATTARA, Bouaké
Côte d'Ivoire

**Reçu** : 25/08/2026 **Évalué** : 27/08/2026 **Publié** : 02/11/2026

**Résumé :** Cet article analyse la manière dont la psychopathologie participe à la construction de *Pauvre folle* de Chloé Delaume. L'expérience de Clotilde, marquée par le traumatisme et les variations de l'humeur, agit sur son rapport au monde et sur la reconstruction de son passé. À partir d'une approche immanente, marquée par la psychopathologie cognitive, la narrativité, la polyphonie et l'intermédialité, l'étude montre que les souvenirs se recomposent selon une logique associative que matérialise l'image du « puzzle ». Cette expérience s'exprime également à travers une pluralité de discours et de formes. Le roman fait ainsi de la psychopathologie une poétique discursive où l'expérience psychique se construit entre mémoire, discours et formes d'expression. Ce relent psychopathologique de l'œuvre de Chloé Delaume met en évidence le propre de la littérature contemporaine. Celle-ci se veut ouverte avec l'intrusion de plusieurs paradigmes se différenciant de la littérature classique.

**Mots-clés :** Psychopathologie, mémoire, narrativité, polyphonie, intermédialité.

## PSYCHOPATHOLOGY AS DISCURSIVE POETICS IN CHLOÉ DELAUME'S *PAUVRE FOLLE*

**Abstract :** This article analyzes how psychopathology contributes to the construction of Chloé Delaume's *Pauvre folle*. Clotilde's experience, marked by trauma and mood fluctuations, shapes her relationship with the world and the reconstruction of her past. Drawing on an immanent approach informed by cognitive psychopathology, narrativity, polyphony, and intermediality, the study demonstrates that memories are reassembled according to an associative logic embodied by the image of the "puzzle." This experience also finds expression through a plurality of discourses and forms. The novel thus transforms psychopathology into a discursive poetics, wherein psychic experience is constructed at the intersection of memory, discourse, and modes of expression. This psychopathological dimension of Delaume's work highlights a defining characteristic of contemporary literature: its openness to the intrusion of diverse paradigms, thereby distinguishing it from classical literature.

**Keywords :** Psychopathology, memory, narrativity, polyphony, intermediality.

## Introduction

Née dans le champ de la psychologie et de la médecine, la psychopathologie s'est constituée autour de l'étude de la souffrance psychique et de ses différentes manifestations. Ainsi, M. Benny et ses collaborateurs (2016, p. 11) la définissent comme la « branche de la psychologie et de la médecine qui se spécialise dans l'étude scientifique du comportement pathologique et des troubles psychologiques ».

Dans cette perspective, Chrystel Besche-Richard (2018, p. 17) évoque « une sémiologie cognitive centrée sur les troubles neurocognitifs […] et de cognition sociale ». La mémoire, la perception et l'attention occupent alors une place importante dans la manière dont l'expérience psychique se construit. Jean-Marie Schaeffer (2020, p. 12) associe la narrativité à « la structuration proto-narrative de la mémoire personnelle (épisodique et autobiographique) ». La mémoire se situe, dans ce cas, à l'articulation entre expérience psychique et mise en récit. Cette relation entre expérience psychique, mémoire et récit se trouve au cœur de *Pauvre folle* de Chloé Delaume (2023). Au cours de son voyage vers Heidelberg, Clotilde revient sur une histoire marquée par la mort violente de sa mère, le suicide de son père, le traumatisme et les variations de l'humeur liées au trouble bipolaire. Son état psychique façonne son rapport à elle-même et au monde, tout en orientant la recomposition de son passé dans le récit. Dès lors, l'étude s'interroge sur la manière dont la psychopathologie devient une poétique discursive dans *Pauvre folle*. Comment l'expérience psychopathologique de Clotilde agit-elle sur la reconstruction de son histoire ? Et comment les différents discours et formes artistiques participent-ils à sa mise en récit ?

L'objectif est de montrer que la psychopathologie intervient dans la construction du roman en agissant sur la perception, la mémoire et les modes d'expression de Clotilde. Elle peut, à ce titre, être envisagée comme un principe de structuration du récit. Les fluctuations psychiques modulent la perception du personnage, la dynamique associative de la mémoire organise le retour du passé, tandis que la pluralité des discours et des formes confère à ce vécu sa configuration littéraire.

L'analyse s'appuie alors sur plusieurs approches complémentaires. Les travaux de Chrystel Besche-Richard mettent en lumière les manifestations psychopathologiques de l'expérience du sujet. Jean-Marie Schaeffer permet d'examiner les rapports entre mémoire et récit, tandis que les notions de polyphonie chez Mikhaïl Bakhtine et d'intermédialité chez Éric Méchoulan éclairent les langages et les formes mobilisés pour dire cette expérience. L'étude s'intéresse aux fluctuations psychopathologiques qui marquent le vécu du personnage. Elle porte également sur la reconstruction de son histoire à travers un « puzzle de souvenirs. Un dernier volet concerne l'hybridation des discours et des médiations par lesquels cette expérience se dit et devient sensible.

## 1. Les fluctuations psychopathologiques d'une conscience fragilisée

Dans *Pauvre folle*, la souffrance psychique de Clotilde s'inscrit dans une histoire marquée par la mort violente de sa mère, dont les effets traversent son parcours et continuent de peser sur son présent. Cette influence des expériences vécues s'appuie sur l'approche biopsychosociale développée par Martin Benny et ses collaborateurs. Selon eux, « les événements de vie importants, qu'ils soient positifs ou négatifs,

influent sur le développement d'une personne », tandis que les situations stressantes peuvent constituer des « facteurs de risque externes » (M. Benny et A. Huot, 2016, p. 59). Le traumatisme, qui marque l'orpheline, participe pleinement au contexte dans lequel s'inscrit sa fragilité psychique. Celle-ci touche « la pensée, l'humeur et le comportement », dimensions que Benny et Huot associent aux manifestations possibles d'un trouble psychologique (2016, p. 4). Mieux, elle agit sur les rapports que le sujet entretient avec le monde et avec autrui. Une première manifestation de cette souffrance apparaît dans le repli qui ramène Clotilde vers sa vie intérieure. Besche-Richard, Bungener et Soumet-Leman (2018, p. 25) expliquent que les symptômes dépressifs peuvent entraîner une « centration et un repli sur soi » et orienter la perception vers des contenus négatifs.

Le voyage vers Heidelberg donne une forme concrète à ce mouvement intérieur. Clotilde choisit délibérément un trajet particulièrement long, permettant de disposer du temps nécessaire pour revenir sur son passé :

> Le siège est confortable mais le trajet est long, si long, interminable. Clotilde l'a fait exprès pour pouvoir réfléchir. Être capable d'y voir clair et de prendre enfin une décision. Là où l'emmène ce train n'a aucune importance. (C. Delaume, 2023, p. 12)

Dans ce passage, la destination compte moins que le temps de réflexion rendu possible par le trajet. On comprend donc que le voyage prend une dimension introspective. Le monde extérieur passe au second plan, puisque « ce qui se passe dans sa tête compte bien plus que les gares » (C. Delaume, 2023, p. 12). Au rythme du train, sa pensée se tourne vers son histoire et fait du trajet un espace de retour sur soi. Cette attention, orientée vers la vie intérieure, influence aussi la manière dont le sujet perçoit ce qui l'entoure. Benny et ses collaborateurs, (2016, p. 58), rappellent que « la perception, la pensée, le traitement de l'information, la mémoire et les connaissances », participent aux processus cognitifs qui orientent l'attention, l'interprétation et les réactions face aux événements.

Suivant ce principe, l'état intérieur de l'héroïne semble donner au monde une tonalité particulièrement sombre. Dès le début du roman, elle considère qu'elle vit désormais « au creux de la déchirure » et que « sa seconde partie de vie habite la fin du monde » (C. Delaume, 2023, p. 11). Les images de « déchirure » et de « fin du monde », prolongées par celles de « la terre [qui] s'ouvr[e] » et du « séisme final » (C. Delaume, 2023, p. 11), donnent une conotation presque géologique à son bouleversement intérieur. La souffrance prend la forme d'un sol qui se fend et emporte avec lui les repères sur lesquels reposait son existence.

La catastrophe extérieure devient, par ce jeu d'images, la projection d'un monde intérieur profondément ébranlé. Cette représentation de soi et du monde qui l'entoure, dominée par les scènes d'effondrement et de destruction, s'arrime aux « contenus négatifs » que Besche-Richard, Bungener et Soumet-Leman (2018, p. 25) considèrent comme propres aux états dépressifs. Ce regard assombri déborde le présent et gagne la manière dont elle se représente son propre parcours. Il resurgit dans l'évocation de sa jeunesse.

> Sa vingtaine fut d'épines, un supplice permanent ; à tout elle s'avérait inadaptée (...). Elle se vivait déjà à l'état de cadavre, ressentait ses cellules se décomposer lentement (...), s'attendait à chaque instant à perdre un œil, une dent, à ce que se détache la chair. Elle ne le confiait à personne, consciente que ce n'était pas possible et qu'elle était la seule à être incommodée par cette odeur de pourriture. (C. Delaume, 2023, p. 40)

Les « épines » et le « supplice permanent » placent cette période de sa vie sous le signe d'une souffrance continue. L'image du corps qui se décompose « lentement » prolonge ce mal-être en lui donnant une forme physique. Privée de tout sentiment d'intégrité corporelle, Clotilde se perçoit comme un corps qui se défait peu à peu. La perte redoutée d'« un œil » ou d'« une dent », la chair qui pourrait « se détache[r] » et l'« odeur de pourriture » renforcent cette impression de dégradation. Le passage fait surtout apparaître un décalage entre ce qu'elle sait et ce qu'elle ressent. Elle est « consciente que ce n'était pas possible », mais éprouve pourtant cette décomposition comme une réalité intérieure.

Cette dégradation s'étend jusqu'à l'anhédonie, définie comme « la perte de la capacité à éprouver du plaisir » (C. Besche-Richard, 2018, p. 25). Delaume lui donne une forme concrète, dans le roman, à travers la dénomination « Anhédonie-sur-Seine ». Dès lors, elle inscrit l'état psychique dans un espace imaginaire. Par conséquent, la maladie prend son propre territoire et se rapproche presque de sa spatialité-le territoire sur lequel le personnage existe.

L'apathie de l'orpheline apparaît encore plus clairement encore lorsqu'elle est décrite comme « une flaque parfaitement apathique » (C. Delaume, 2023, p. 42). L'image de la « flaque » rend sensible cet affaissement, à telle enseigne que l'élan semble retomber, tandis que l'intérêt porté au présent s'amenuise. Toutefois, cet état s'inscrit dans un mouvement plus large où l'humeur, l'énergie et l'activité connaissent des variations successives. Benny et ses collaborateurs définissent l'humeur comme « une période émotive ou un moment émotionnel plus persistant » et rappellent que ses troubles peuvent se manifester par des états récurrents de dépression ou d'agitation maniaque (2016, pp. 57-58). Chez Clotilde, ces changements relèvent du trouble bipolaire dont elle est atteinte. Ce que Terrien, Raucher-Chéné et Besche-Richard (2018, p. 55) présentent comme un « trouble récurrent de l'humeur », marqué par des phases d'augmentation et de diminution de l'humeur, de l'énergie et de l'activité. Le récit précise la manière dont ce trouble rythme son état psychique :

> Le trouble bipolaire est caractérisé par une succession d'épisodes maniaques et dépressifs ; ceux de Clotilde à l'époque étaient rapides et inégaux. La dépression était aiguë, la manie brève. Les phases d'hypomanie lui donnaient l'impression que tout était possible, les phases dépressives, que rien n'existait, surtout pas elle. » (C. Delaume, 2023, p. 42).

L'opposition entre « tout était possible » et « rien n'existait, surtout pas elle » rend sensible l'amplitude de ces variations. D'un côté, l'hypomanie ouvre le champ des possibles et place le personnage dans une dynamique d'expansion. De l'autre, la phase dépressive resserre son horizon jusqu'à l'effacement de soi. Le contraste entre « tout » et « rien » traduit un rapport à l'existence qui bascule d'un extrême à l'autre.

Ces fluctuations atteignent aussi les relations affectives de l'héroïne. C'est ainsi que, « ses relations sociales s'en trouvaient affectées.

> Elle vivait ses amours avec férocité, dévorée par la peur de l'abandon, prête à tout consumer sur le bûcher de l'absolu. Elle se serait fait du mal et en aurait sûrement fait encore davantage, sans le soutien de la prêtresse et la magie de ses ordonnances. (C. Delaume, 2023, p. 42)

La « férocité » exprime, ici, l'intensité de l'attachement, tandis que la peur de l'abandon en révèle la fragilité. Le lien à autrui se construit alors dans une tension entre le besoin de maintenir la relation et la crainte permanente de la perdre. Cette intensité contraste avec les moments d'apathie et de retrait précédemment évoqués.

En fin de compte, la dépression, l'anhédonie et les variations de l'humeur montrent les différents états psychiques que traverse Clotilde. Ces états influencent son rapport à elle-même, au monde et aux autres. Dans le roman, ils prennent aussi une dimension littéraire, car ils participent à la manière dont son parcours est raconté. Cette articulation entre fonctionnement psychique et création est perceptible dans ce que Pascal Roman appelle « l'extension du domaine de la littérature » :

> L'extension du domaine de littérature désigne les frayages nouveaux de la psychanalyse dans le champ des phénomènes culturels. Le point d'entrée offert par la notion d'extension du domaine de la littérature ouvre une réflexion épistémologique sur (…) la psychanalyse (…) à partir des apports croisés de la littérature et de la science qu'est alors la psychanalyse; il la conçoit également à partir d'une approche « sensible » des œuvres de création (…) D'une manière ou d'une autre, la création se présente ici au service d'une herméneutique, qui met l'accent respectivement davantage sur la dynamique du fonctionnement psychique. (Pascal Roman, 2020, p.118)

La réflexion de l'auteur permet de comprendre que les savoirs de la psyché, une fois intégrés à la littérature, deviennent des matériaux de création. Dans *Pauvre folle*, les fluctuations psychiques participent à la construction du récit, en orientant le lien que l'orpheline à avec son passé. À partir de ce point, on peut passer de ce qu'elle ressent à ce que ces variations apportent à l'histoire, c'est-à-dire sa temporalité, sa mémoire et son histoire.

**2. Le récit en puzzle : l'effet d'une psychopathologie structurée en langage**

Les fluctuations qui traversent l'expérience de Clotilde agissent sur la manière dont elle se remémore son passé. Au cours du voyage, des souvenirs appartenant à différentes périodes de sa vie refont surface et se rapprochent au gré de sa pensée. On comprend, dès lors, que l'histoire en puzzle se déroule selon les connexions établies dans sa mémoire plutôt que selon la chronologie. Ce fonctionnement s'appuie sur la « logique associative de la mémoire » décrite par J.-M. Schaeffer (2020, p. 56). Comme il l'explique,

> Les événements dont on se souvient sont des fragments extraits d'un flux potentiellement continu et comportent une forte dynamique associative. Celle-ci est due au fait que les index d'événements différents se chevauchent très souvent et sont donc réactivés en même temps, ce qui en estompe les frontières spatiales et temporelles (J.-M. Schaeffer, 2020, p. 56).

Cette dynamique permet de comprendre les déplacements de la mémoire dans *Pauvre folle*. Un souvenir peut en appeler un autre et rapprocher des événements éloignés dans le temps dès lors qu'un lien les unit. La chronologie laisse alors place à une organisation fondée sur les associations qui se forment au cours de la remémoration.

Le voyage vers Heidelberg fournit à Clotilde le présent à partir duquel s'effectuent ces déplacements dans son passé. Elle en fait « le cadre d'un protocole » destiné à « résoudre une énigme » qui lui « tord le cœur et les neurones » (C. Delaume, 2023, p. 13). Une fois dans le train, « il est donc temps, pour elle, de commencer le travail » (C. Delaume, 2023, p. 16). Le trajet avance dans l'espace, tandis que sa mémoire circule entre différentes périodes de son histoire. Le présent du voyage devient, de cette façon, le point depuis lequel elle explore son passé et cherche à relier les événements qui l'ont marquée. Ce jeu de correspondances apparaît lorsque la narratrice revient sur ses relations amoureuses.

> Dans toutes les relations qualifiables d'amoureuses se rejouent des éléments, en écho, de l'enfance ; et toutes viennent se glisser dans les fissures laissées par les scènes fondatrices. […] Pour résoudre l'énigme, Clotilde se doit de les visiter (C. Delaume, 2023, p. 16).

L'expression « en écho » permet de percevoir clairement le fonctionnement de cette mémoire. En ce sens, les relations amoureuses ramènent Clotilde vers l'enfance parce qu'elles réactivent des émotions, des situations ou des réactions qui se répondent. L'enfance, les amours et le présent du voyage se rapprochent alors au fil de la remémoration, faisant apparaître des liens entre des périodes pourtant éloignées dans le temps. Cette organisation renvoie à ce qu'Yvonne Guers-Villate (1985, p. 14) appelle, dans son analyse des œuvres de Duras, une « continuité cachée sous la discontinuité des structures apparentes ».

Dans *Pauvre folle*, cette continuité repose principalement sur les relations que la mémoire établit entre les événements. La discontinuité temporelle n'empêche donc pas la cohérence du parcours. Celle-ci se construit, au fil du temps, à partir des correspondances qui émergent entre ses différentes périodes. L'image du puzzle donne une forme concrète à ce travail de reconstruction. Clotilde cherche à rapprocher les fragments de son passé afin de comprendre une histoire dont le sens lui échappe encore.

> Elle va cerner le problème pour agir en fonction. Elle doit reconstituer un puzzle fait de fossiles et de désir confit en éternel retour, une sorte de mosaïque dessinant cette histoire dont la nature, l'essence, lui échappe depuis ses débuts. Une histoire impossible dont l'éclat, semble-t-il, jamais ne se ternit, une expérience étrange qui mêle la poésie à l'amour absolu. À moins que les pièces assemblées ne lui révèlent les contours de l'emprise et du mensonge, peut-être même ceux de la perversion. Clotilde redoute ce qui va lui sauter aux yeux. (C. Delaume, 2023, p. 14)

Le verbe « reconstituer » présente le passé comme un ensemble de fragments qu'il faut rapprocher pour parvenir à le comprendre. Les « fossiles » renvoient aux traces d'un passé ancien qui continuent d'affleurer dans le présent, tandis que l'« éternel retour » souligne leur persistance dans la mémoire. L'image de la « mosaïque » renforce celle du puzzle, surtout quand les éléments dispersés doivent être assemblés pour que se dessine « cette histoire » dont « la nature » et « l'essence » échappent

encore à Clotilde. Mais cet assemblage engage aussi une recherche de vérité. Comme les pièces d'un puzzle, les fragments de son histoire se rapprochent et trouvent peu à peu leur place les uns par rapport aux autres. De leurs correspondances se dégage une cohérence qui permet au sujet de porter un nouveau regard sur son parcours. Ce travail de reconstruction prend ensuite une forme presque matérielle lorsque les souvenirs apparaissent comme des éléments qu'elle peut extraire et examiner :

> Devant elle, sur la tablette, ses souvenirs fondateurs sont luisants tant ils suintent, ils sont, elle le sait, le cœur de ses histoires d'amour. Autour se cousent en patchwork ses affects de femme à motifs de tombeau où saignent des géraniums, puisque ça ne sert qu'à ça, se guérir de l'enfance, au fond, les histoires d'amour. Clotilde introduit sa main dans le tréfonds de son crâne, elle palpe son dedans pour en sortir la suite. (C. Delaume, 2023, p. 46)

On note, ici, que le travail intérieur de la mémoire se traduit par des gestes concrets. Clotilde ne se contente pas de se souvenir. Elle « introduit », « palpe » et « sort » ses souvenirs. La remémoration se présente comme une opération presque physique par laquelle ce qui était enfoui dans les profondeurs du sujet est ramené à la surface, puis placé devant elle afin d'être examiné. Cette matérialisation instaure une distance entre le personnage et son propre passé. Une fois extraits, les souvenirs s'assimilent à des objets qu'elle peut regarder, déplacer et confronter les uns aux autres.

À ce niveau, l'image du « patchwork » s'ajoute à celles du puzzle et de la mosaïque. Elle montre comment les « souvenirs fondateurs » se rattachent aux affects et aux histoires d'amour de Clotilde. Le verbe « se cousent » accentue ce rapprochement, dans la mesure où des moments appartenant à différentes périodes de sa vie se rapportent aux émotions qui les traversent. Le puzzle, la mosaïque et le patchwork donnent, de cette façon, plusieurs formes à un même travail de mémoire fondé sur l'assemblage et la mise en relation. Or, les fragments ainsi extraits ne présentent aucune forme uniforme.

> La forme et la texture de ses souvenirs varient, mais tous sont minuscules […]. Certains sont durs, ronds et compacts ; d'autres épais et gélatineux ; d'autres encore plats et métalliques […]. Quelques-uns sont en grappe, rattachés par des filaments (C. Delaume, 2023, p. 17).

La diversité des formes et des textures renforce l'image du puzzle. Chaque souvenir constitue une pièce singulière qu'il faut d'abord reconnaître avant de déterminer la place qu'elle peut occuper parmi les autres. Cependant, les « grappes » et les « filaments » indiquent que ces fragments restent liés. La mémoire apparaît alors comme un réseau dans lequel les souvenirs peuvent se faire écho et s'appeler les uns les autres. Cette logique réapparaît avec les « souvenirs en grappe » dont chacun « s'ouvre en corolle » (C. Delaume, 2023, p. 40). Un souvenir peut donc devenir le point d'accès à un autre et entraîner Clotilde vers une période différente de son histoire.

Cette mise en relation des fragments correspond à la dimension dynamique que Schaeffer (J.-M. Schaeffer, 2020, p. 24) attribue à la remémoration. Il la présente comme une « activité dynamique » qui suppose « la synthèse d'éléments d'informations provenant de sources multiples ». Chaque remémoration constitue alors un « acte de re-synthétisation » susceptible de produire une « mosaïque inédite ». La proximité entre la « mosaïque » de Schaeffer et celle évoquée dans *Pauvre folle* permet

de mieux saisir le travail accompli par le personnage. Se souvenir consiste à rassembler des morceaux de vie et à établir entre eux de nouvelles relations. Le passé se recompose dans le présent à mesure que des liens apparaissent entre des événements appartenant à différentes périodes. Cette opération apparaît plus nettement lorsque Clotilde repère les souvenirs « qui peuvent ou pourraient s'emboîter » et les dispose « en lignes, par ordre de taille et de couleur » (C. Delaume, 2023, p. 17).

Le rapprochement des fragments sélectionnés conduit à l'apparition d'une configuration :

> Sous la grappe de souvenirs […], Clotilde se brûle les doigts en assemblant les pièces, le puzzle peu à peu se forme, un rond troué en son milieu. […] Elle la place tout au centre, un cœur de mandala. C'est par ce souvenir qu'elle entre dans l'énigme qu'il lui faut décrypter (C. Delaume, 2023, p. 47).

L'expression « se brûle les doigts » rappelle que cette reconstruction reste liée à la souffrance attachée aux souvenirs. Pourtant, les pièces commencent « peu à peu » à trouver leur place les unes par rapport aux autres. Certaines « s'encastrent aisément » (C. Delaume, 2023, p. 24), tandis que d'autres viennent compléter « le début du puzzle étalé » (C. Delaume, 2023, p. 31). Le passé s'organise alors en une configuration qui reste susceptible d'être remaniée au fil de la remémoration.

Cette possibilité de réagencer des pièces d'expériences correspond à la « plasticité » que J.-M. Schaeffer (2020, pp. 46-47) attribue à la mémoire autobiographique. Les souvenirs qui participent à la construction de l'identité peuvent changer de place ou d'importance sous l'effet d'éléments plus récents, entraînant une « réévaluation du poids de certains éléments ». Dans *Pauvre folle*, cette plasticité se manifeste dans le réagencement du passé. À mesure que Clotilde rapproche ses souvenirs, de nouvelles relations naissent et modifient leur place dans son histoire. Cela permet donc au puzzle de demeurer mobile.

Si la mémoire entraîne le récit vers différentes périodes du passé, le présent du voyage demeure le point à partir duquel s'effectuent ces déplacements. Lorsque deux contrôleurs entrent dans le wagon, « Clotilde pousse le puzzle et sort son téléphone pour qu'il se fasse bipper » (C. Delaume, 2023, p. 45). L'arrivée des contrôleurs suspend momentanément le travail de remémoration et ramène Clotilde au présent du trajet. Une fois l'interruption passée, le mouvement de la mémoire peut reprendre. La narration se construit, de cette manière, dans un va-et-vient entre le présent du train et les différentes périodes du passé.

Cette reconstruction fait également entrer dans le récit plusieurs langages et formes d'expression par lesquels le personnage tente de nommer et d'interpréter ce qu'elle traverse. La mise en récit de la psychopathologie ouvre alors sur une pluralité de discours et de médiations qui participe à l'hybridation de l'œuvre.

### 3. L'hybridation des discours et des médiations en contexte narratif

En parcourant les différents moments de son récit, Clotilde cherche les mots et les formes capables de dire ce qu'elle a vécu et ce qu'elle continue d'éprouver. Cette recherche contribue à faire entrer dans le texte plusieurs manières de nommer, de comprendre et de représenter son vécu. En ce sens, l'écriture se construit dans la

rencontre de paroles, de savoirs et de formes différentes. Cette diversité se perçoit à travers la polyphonie que M. Bakhtine (1998, p. 35) définit comme une « pluralité des voix et des consciences indépendantes et distinctes ».

Dans *Pauvre folle*, plusieurs paroles se rencontrent autour de Clotilde et proposent différents cadres pour comprendre ce qu'elle traverse. La pluralité concerne également les savoirs auxquels ces paroles se rattachent. Méchoulan rappelle, à ce propos, que les œuvres sont traversées par de multiples « discours » et « représentations », parmi lesquels les « discours quotidiens » et ceux « des disciplines ou des champs de compétences » (É. Méchoulan, 2026, p. 64). L'interdiscursivité permet alors d'observer comment le roman fait circuler différents langages pour nommer et interpréter un même vécu.

Cette circulation apparaît d'abord dans le discours médical. Au moment d'évoquer son hospitalisation, Clotilde est désignée comme « la patiente » et son état est traduit dans les termes de la psychiatrie : « son mal était post-traumatique » (C. Delaume, 2023, p. 41). Le récit emprunte au langage médical un cadre à partir duquel l'état psychique du personnage peut être identifié. Le sujet se trouve, ici, nommée et définie par une parole extérieure, celle de la psychiatrie. Toutefois, l'écriture ne se contente pas de reprendre ces catégories. Elle les transforme en les faisant entrer dans son propre langage. Le titre « Anhédonie-sur-Seine » (C. Delaume, 2023, p. 32) en offre un exemple révélateur. Le mot « anhédonie », emprunté au lexique clinique, est intégré à une construction qui imite celle d'un nom de lieu. Le concept psychopathologique devient une image dans la littérature, car la psyché se présente comme un espace que le personnage parcourt au gré de ses états. De cette façon, le langage médical se mêle à l'invention littéraire et participe à l'hybridation du récit.

Clotilde s'empare, à son tour, des mots pour nommer les événements qui ont marqué son histoire. Elle affirme qu'elle « aime bien nommer les choses pour qu'elles existent » et rassemble la mort de ses parents dans la formule « [uxoricide + suicide] » (C. Delaume, 2023, p. 26). Le mot « uxoricide » désigne précisément ce qui est arrivé à sa mère, tandis que le signe mathématique « + » relie graphiquement cet événement au suicide de son père.

Nommer semble être une manière, pour elle, d'organiser le vécu. Les mots et les signes rapprochent les événements et leur donnent une forme dans le récit. L'association de registres linguistiques et de codes graphiques participe, dès lors, à l'hybridation en faisant coexister plusieurs modes de représentation. La recherche du mot capable de saisir l'expérience conduit également Clotilde vers des définitions déjà établies pour préciser le sens des termes par lesquels son vécu peut être appréhendé. Le dictionnaire se présente comme une autre parole intégrée au récit. Il fournit justement un cadre de référence que Clotilde confronte à son expérience et aux usages sociaux du terme.

> Le Petit Robert rappelle : « Résilience. n. f. Capacité à surmonter les chocs traumatiques. » Ça arrange bien tout le monde, cette histoire de résilience, on peut broyer les êtres puisqu'ils s'en remettent toujours. Le cerveau est plastique, l'esprit pâte à modeler. Le terme de résilience depuis quelques années relève de l'injonction. Résilience collective autant qu'individuelle. Résilience personnelle et dans le monde du travail. (C. Delaume, 2023, p. 29)

À partir de la définition du dictionnaire, le texte implique les usages sociaux du mot. La formule « ça arrange bien tout le monde » introduit une distance critique envers l'idée selon laquelle les individus pourraient toujours se remettre des traumatismes qu'ils subissent. Les images du « cerveau **[...]** plastique » et de « l'esprit pâte à modeler » accentuent cette critique en présentant l'individu comme une matière capable de se remodeler après chaque choc. En parlant d'« injonction », Clotilde met surtout en question l'attente qui pèse sur les personnes confrontées à un traumatisme. En clair, surmonter l'épreuve devient presque une exigence. L'énumération « collective », « individuelle », « personnelle » et « dans le monde du travail » montre enfin combien cette exigence s'étend à différents domaines de la vie. Le vocabulaire de la psychologie entre alors dans le récit tout en devenant l'objet d'un regard critique.

Mais nommer permet aussi à Clotilde de mettre son histoire personnelle en relation avec des réalités qui la dépassent. Ce passage de l'intime au collectif apparaît plus nettement encore avec le terme « féminicide » :

> "Féminicide. n. m. Meurtre d'une femme, d'une fille, en raison de son sexe." Ce qui n'est pas nommé n'existe pas, aussi Clotilde crut longtemps être la seule à avoir assisté à l'acmé d'un cauchemar. Maintenant elle sait que tous les deux ou trois jours, une femme tombe et un homme charrie des orphelins (C. Delaume, 2023, p. 25).

On remarque que le mot « féminicide » inscrit la mort de sa mère dans une catégorie qui relie l'événement familial à une réalité collective, celle des violences faites aux femmes. La formule « ce qui n'est pas nommé n'existe pas » met en évidence la fonction que Clotilde accorde aux mots. Nommer lui permet d'identifier ce qu'elle a vécu, mais aussi de reconnaître que son histoire singulière appartient à une réalité partagée par d'autres. La définition produit alors un déplacement important : ce qui avait longtemps été perçu comme un « cauchemar » personnel trouve place dans un phénomène collectif. Le discours lexicographique contribue de cette manière à articuler histoire individuelle et réalité sociale. La recherche du mot juste concerne également la façon dont Clotilde cherche à se situer elle-même.

Le dictionnaire intervient de nouveau lorsqu'elle interroge son rapport aux hommes.

> Elle était obligée de se définir comme misandre, même si le terme ne lui convenait pas tout à fait. Misandrie, ça vient du grec ancien, misos "haine" et aner "homme". Le *Robert* en ligne dit que c'est "Le fait d'éprouver de l'aversion pour les personnes de sexe masculin", précisant "opposé à misogynie" (C. Delaume, 2023, p. 51).

Le texte reprend, ici, les codes du discours lexicographique en associant étymologie et définition. Le dictionnaire fournit à Clotilde une catégorie à partir de laquelle elle peut se situer, mais la précision selon laquelle le terme « ne lui convenait pas tout à fait » introduit un écart entre la définition proposée et ce qu'elle ressent. Le mot n'est donc pas simplement adopté : il est examiné et confronté à ce que Clotilde cherche à dire d'elle-même. Le discours lexicographique fournit des catégories, tandis que le sujet conserve la possibilité d'en éprouver les limites.

Cette réflexion sur les catégories utilisées pour se définir conduit à celles qui organisent plus largement les identités de genre. Clotilde se sait « formatée par la dichotomie, homme/femme, butch/fem, FtM/MtF » et évoque également l'« esthétique queer » ainsi que les identités « gender fluid » (C. Delaume, 2023, p. 15). Le vocabulaire mobilisé élargit ainsi la réflexion de la définition de soi aux catégories sociales qui structurent les identités. La fluidité du genre laisse entrevoir un « geste politique » capable de « déjouer les rôles et les règles établis » (C. Delaume, 2023, p. 15). Ainsi, ces différents discours offrent à Clotilde des mots pour nommer ce qu'elle a vécu, le relier à des réalités collectives et chercher à se définir. Le récit fait ainsi circuler des savoirs et des catégories que le personnage s'approprie et confronte à son propre parcours.

L'hybridation ne repose cependant pas uniquement sur la rencontre de ces discours. Elle concerne également les formes auxquelles le récit recourt pour rendre sensibles les états, les souvenirs et les émotions de Clotilde. Le texte passe alors des mots aux sonorités, du rythme au corps, puis de la poésie à la musique et à l'image. Ainsi, cette circulation donne à cette notion une dimension intermédiale. Méchoulan invite précisément à penser l'intermédialité à partir de ces relations. Pour lui, les phénomènes constituent des « nœuds de relations » et l'intermédialité étend le domaine de ces « mises en relation » (É. Méchoulan, 2026, p. 68).

Dans *Pauvre folle*, ces relations sont perceptibles dans les passages qui s'établissent entre les mots, le rythme, le son et la sensation. La découverte d'*Ophélie* de Rimbaud en offre une première illustration. En parcourant le *Lagarde et Michard*, Clotilde remarque que « les mots dansaient tout seuls, un peu comme dans une chanson » (C. Delaume, 2023, p. 19). Même lorsqu'elle ne comprend pas tout, « elle était saisie ».

La poésie agit d'abord par sa musicalité. Le rythme et les sonorités produisent un effet sensible avant même que le sens du texte soit pleinement saisi :

> Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles / La blanche Ophélia flotte comme un grand lys, / Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles… / – On entend dans les bois lointains des hallalis (C. Delaume, 2023, p. 20).

Le poème est, avant tout, reçu comme une matière sonore. Son rythme et ses sonorités atteignent Clotilde avant de devenir une interprétation pleinement construite. Cette expérience sonore se prolonge, ensuite, dans le corps**,** puisque Clotilde ressent « au tréfonds de sa chair le mouvement irradiant de chaque alexandrin » (C. Delaume, 2023, p. 20).

Ce qui est entendu devient sensation. Le rythme du vers passe de l'oreille au corps. Cette relation entre poésie et sensation ouvre également sur la mémoire de la mère.

> Quand Clotilde écrivait, elle avait l'impression que, quelque part, revivait sa mère. Que par la poésie, sa mère n'était pas morte, ne pouvait pas mourir. Elle lui avait transmis les secrets de la métrique, les battements du cœur de Clotilde martelaient la rythmique du moindre alexandrin. (C. Delaume, 2023, p. 37)

Le rythme relie, ici, écriture, corps et mémoire. Les « battements du cœur » inscrivent la métrique dans l'expérience physique de Clotilde, tandis que la poésie ravive le lien avec la mère. Cette puissance accordée au langage poétique lui confère également une fonction protectrice, perceptible lorsqu'elle imagine « les mots pour

armes, la syntaxe en égide, scansion en bouclier » (C. Delaume, 2023, p. 45). De cette manière, les mots, la syntaxe et la scansion sont alors associés à l'idée de protection. L'écriture apparaît comme une ressource à laquelle le personnage peut se raccrocher face à ce qui la fragilise.

La dimension sonore de la poésie conduit naturellement le texte vers la musique. Dès la découverte d'*Ophélie*, l'héroïne cherche, en effet, « une voix et une musique capables d'accompagner le poème qui la hantait » et d'en prolonger « l'effet, le rythme, l'atmosphère » (C. Delaume, 2023, p. 22). Le passage du poème à la chanson repose donc sur une continuité sensible. La musique prend le relais du rythme poétique et en prolonge les effets. Cette relation apparaît lorsqu'elle parcourt les disques de la maison familiale :

> Quand elle mettait la table, posait le bulgomme, la nappe marron à fleurs, les assiettes Arcopal et un seul verre à pied, Clotilde très souvent faisait marcher le tourne-disque relié à deux enceintes qui crachotaient un peu. [...] Ce soir-là, devant les disques, elle hésita longtemps. Elle cherchait une voix, une voix et une musique capables d'accompagner le poème qui la hantait. D'en prolonger l'effet, le rythme, l'atmosphère. Elle sortit les pochettes contenant des morceaux tristes, *Le jeune facteur est mort* de Georges Moustaki, *Le Mal de vivre* de Barbara : absolument rien ne convenait (*Pauvre folle*, p. 22).

Le poème appelle, ici, une autre forme d'expression susceptible d'en retrouver l'« effet », le « rythme » et « l'atmosphère ». Du mot au rythme, puis du rythme à la voix et à la musique, le texte organise une circulation entre plusieurs modes sensibles. Cette relation renvoie à la réflexion de Méchoulan (2026, p. 186), qui présente la musique comme une « théorie des relations » et souligne qu'elle « sait dire le lien de l'esprit au corps ». Dans le texte, elle participe précisément à cette mise en relation du langage, de l'émotion et de la sensation.

Cette circulation entre les modes d'expression atteint, enfin, le domaine de l'image. Lorsque Clotilde rencontre ses enfants, elle perçoit « le reflet de sa propre enfance, hachis surimpression » (C. Delaume, 2023, p. 28). Le terme « surimpression », emprunté au vocabulaire de l'image, donne une forme visuelle au fonctionnement de sa mémoire. Le présent et le souvenir de l'enfance se superposent comme deux images placées l'une sur l'autre. Ce procédé retrouve, sous une autre forme, le mouvement observé dans le récit en puzzle. Des temporalités éloignées se rapprochent à partir des associations établies par la mémoire.

Finalement, polyphonie, interdiscursivité et intermédialité éclairent des dimensions complémentaires de l'hybridation dans *Pauvre folle*. Les discours médical, lexicographique et social fournissent à Clotilde des mots qu'elle reprend, confronte à son vécu ou remet en question pour comprendre son histoire et se situer dans des réalités plus larges. La poésie, le rythme, le corps, la musique et l'image offrent, quant à eux, d'autres voies pour donner une expression sensible à ce qui la traverse. L'hybridation naît précisément de cette circulation. Le vécu psychique passe d'un langage à l'autre et d'une forme à l'autre, faisant de la pluralité des discours et des médiations un principe de construction du récit.

## Conclusion

Le but de cette étude était d'examiner le rôle de la psychopathologie dans la construction de *Pauvre folle* de Chloé Delaume. L'analyse s'est appuyée sur la psychopathologie cognitive et la théorie du récit, complétées par la polyphonie et l'intermédialité, afin d'éclairer le parcours de Clotilde, son rapport au passé et les différents langages auxquels recourt l'œuvre.

Un premier constat concerne les fluctuations de l'état psychique du personnage. Elles orientent sa perception du monde, son rapport à elle-même et ses relations avec les autres. Leur incidence sur la mémoire constitue un autre résultat de l'étude. Depuis le présent du voyage, les souvenirs de Clotilde resurgissent par associations et rapprochent différentes périodes de sa vie. L'image du puzzle utilisée dans le roman rend ce fonctionnement perceptible. Les fragments dispersés s'assemblent selon les liens qui se forment entre eux et amènent le personnage à relire son histoire. Enfin, l'étude met en évidence la diversité des discours et des médiations qui accompagnent cette reconstruction. Le vocabulaire psychiatrique, les définitions du dictionnaire et les discours sociaux offrent au personnage des mots qu'elle s'approprie et confronte à son vécu. La poésie, le rythme, la musique et l'image apportent d'autres possibilités d'expression et inscrivent l'hybridation au cœur du récit.

Ces constats prennent tout leur sens lorsqu'ils sont considérés dans leur continuité. Les fluctuations psychiques orientent le rapport de Clotilde à son histoire ; la mémoire en rapproche les fragments ; l'écriture cherche les mots et les formes susceptibles de les exprimer. La psychopathologie dépasse alors la seule caractérisation du personnage pour intervenir dans la dynamique même du roman. C'est dans ce passage de la psyché à la mémoire, puis de la mémoire à l'écriture, que se construit la poétique discursive de *Pauvre folle*. Le vécu psychique participe de cette façon à la composition d'un récit où reconstruire son histoire revient aussi à chercher les langages capables de lui donner sens.

## Références bibliographiques

BAKHTINE, Mikhaïl. (1984). *Esthétique de la création verbale* (Alfred Aucouturier, trad.). Gallimard.

BAKHTINE, Mikhaïl. (1998). *La poétique de Dostoïevski* (Isabelle Kolitcheff, trad.). Seuil. (Ouvrage original publié en 1970).

BENNY, Martin, HUOT, Alain, LALONDE, Julie-Anne, LANDRY-CUERRIER, Jade, MARINIER, Luce, & SERGERIE, Marie-Anne. (2016). *Santé mentale et psychopathologie : Une approche biopsychosociale* (2e éd.). Groupe Modulo.

BESCHE-RICHARD, Chrystel (dir.). (2018). *Psychopathologie cognitive : Enfant, adolescent, adulte*. Dunod.

DELAUME, Chloé. (2023). *Pauvre folle*. Éditions du Seuil.

FOUCAULT, Michel. (2003). *Le pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France, 1973-1974* (éd. établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, par Jacques Lagrange). Gallimard/Seuil.

FOUCAULT, Michel. (2007 [1963]). *Naissance de la clinique*. Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige ».

FREUD, Sigmund. (1975 [1901]). *Psychopathologie de la vie quotidienne. Application de la psychanalyse à l'interprétation des actes de la vie quotidienne* (S. Jankélévitch, trad.). Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », no 97.

GUELTON, Bernard (dir.). (2013). *Images et récits. La fiction à l'épreuve de l'intermédialité*. L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », série « Esthétiques ».

GUERS-VILLATE, Yvonne. (1985). *Continuité, discontinuité de l'œuvre durassienne*. Éditions de l'Université de Bruxelles.

HARVEY, François. (2011). *Alain Robbe-Grillet : le nouveau roman composite. Intergénéricité et intermédialité*. L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires ».

MÉCHOULAN, Éric. (2026). *Intermédialité : Proposition de recherche*. Les Presses de l'Université de Montréal. https://doi.org/10.63361/XGGT4249

ROMAN, Pascal. (2020). La psychopathologie est une « littérature contemporaine » : Clinique littéraire, épiphanie et transmission. *Cahiers de psychologie clinique*, 55, 115–142.

SCHAEFFER, Jean-Marie. (2020). *Les troubles du récit : Pour une nouvelle approche des processus narratifs*. Éditions Thierry Marchaisse.

TERRIEN, Sarah, RAUCHER-CHÉNÉ, Delphine, & BESCHE-RICHARD, Chrystel. (2018). Les troubles bipolaires de l'adulte. Dans Chrystel Besche-Richard (dir.), *Psychopathologie cognitive : Enfant, adolescent, adulte* (pp. 53–74). Dunod. https://doi.org/10.3917/dunod.besce.2018.01.0053